

## *La fenêtre en carton*

Je n'aime pas les huîtres. On en sert, j'attends mon tour avec, parfois, en second lot, quand mes goûts ont filtré à la connaissance de l'hôte, une tranche de pâté réservée à l'assiette, une consolation livrée sur une feuille de salade. Le décorum, la salade et le cornichon sont la pitié de l'huître fournie d'algues, de glace et de citron, des réjouissances d'avant-goût. Manger à part, debout à la table, du pâté dans les conversations, au mieux une terrine de beaux morceaux quand l'huître n'est pas n'importe quel mets. Il y a avec l'huître un théâtral, le rapport particulier à la vaisselle, une démultiplication des récipients. Elles se trouvent amoncelées sur un plateau, gueules cassées, leurs mâchoires dégondées et le jus en bascule, très rococo, le style rocaille des bassins. Chacun a devant lui son assiette et une moindre vers laquelle approcher l'aliment. Au centre de la table est une vasque vouée au rebut des coquilles. Cela fait quatre réceptacles, déjà, alors que l'huître est l'assiette d'elle-même, portée aux lèvres après quelques passes de couteau. Et le goûteur a lui aussi son calice, une bouche mise en cul-de-poule avec sur le visage d'étranges physionomies de rattrapage, la joue creusée, les yeux subtils portés au ciel, des goulées singulières. On voit comme ils font, sans mâcher, non pas gober, un raffinement, aspirer. L'affaire est exquise, ils s'y prêtent avec cérémonie, toréadors de serviette, et qui ne sait pas la saveur de l'huître patiente à ses bouchées de petite charcuterie fournie de laitue, un dîneur ajourné, réduit aux basses nourritures. Il ralentit

son appétit, ses enroulés de salade, tempère ses couverts, il déglutit à la mesure des gourmets, ni trop vite ni jamais en retard, tout seul à exercer sa bouche quand les chevronnés de l'huître absorbent à la glotte. Le convive esseulé est armé d'une fourchette ordinaire tandis que les autres jouent d'un instrument à trois piques, comme un blason dominical. Il converse, admis dans le partage olfactif à deux sels, la terrine et l'iodé. Et il se plie au vin de la confrérie, le blanc sec, ses cornichons sur muscadet, son pâté au chablis. Quand les assiettes sont épuisées, il y a encore chez les convives l'humidité des lèvres, des miettes calcaires collées au surplus des serviettes, leurs doigts qui pianotent des gouttes de la mer. Et l'on voit sur la nacre le reste du viscère, une luette par où s'attachait l'huître au nerf de la coquille. Des caillasses empilées, basculées dans un plat comme des carrosseries dans une casse automobile.

Je n'aime toujours pas l'huître qu'enfant, peu ou prou, j'associais aux livres, aussi laiteuse qu'ils me semblaient arides sous leur couverture de carton : des petites châsses compactes entre les mains s'ouvrant par quelle violence de lame ou d'âme. À l'instant d'ouvrir, Léo Ferré a là-dessus deux vers plus complets que le poème de l'huître signé de Francis Ponge. Dit-il,

Quand le couteau vient s'immiscer  
Dans leur castagnette figure.

La caillasse cédait son écaille avec combien de cupules arrachées au pourtour quand au-dedans le tendon avait cessé de supplier sa vie, blême, délié, cerné d'ébarbures encore vivantes, la dentelle de petite viande verte en liseré. La reliure du livre n'en faisait pas tant mais plus qu'un muscle, plus qu'une carapace, son titre agrippait l'intérieur longtemps après que je l'avais ouvert, sans capituler. Eux, ils en puisaient *une moelle*. À tant de pages le livre recouvrait selon moi une

opiniâtre minéralité de papier, comme une vieille géologie à rebours depuis le temps de Gutenberg : le livre plus vieux que l'huître, devenu plus fossile qu'un caillou par une espèce de paléontologie de papier.

Lecture et écriture résistèrent longtemps, plus qu'à mon âge lorsque le désarroi devant la page ombrait les jours scolaires. D'un livre, je ne savais faire. Les mots sont une chose mais leur chapelet, comment du début pouvait-on arriver à la fin ? Les pages analogues et celles d'après ? D'autres que moi tenaient le livre ouvert, mon père assidûment, mon frère aîné, ma mère, quatre au foyer. Ils semblaient ne prêter aucune exigence à l'exercice quand il m'en aurait tant fallu. Ça remplissait la pièce d'un bruissement invisible, celui de la lecture, un murmure caduc tandis qu'ils avaient au visage comme une forme de sourire alors que ce n'en était pas. Ils me donnaient l'impression de boudier à pleine gaieté. J'avais à les voir le sentiment d'une paresse autorisée. Les trois tenaient dans les mains des petites murailles à hauteur des yeux, droites et penchées, des chevrons, de forts livres ou de moins touffus quand, pour ce qu'il y avait dedans, n'importe lequel me paraissait illimité. Je remarquais sur la physionomie des miens une impassibilité lointaine, un aiguisement moulu, une même haleine, comme une manière de sommeil sinon ma mère, parfois, rompant la communion lorsqu'elle s'enthousiasmait tout haut de *ses* Rougon-Macquart. À part elle, aucun ne commentait ce qu'il lisait, retranché, campé dans l'indifférence de l'instant tandis que je jouais dans mon coin, tournant mes aventures, des épopées sans dénouement que j'étais seul à partager ; je m'occupais comme aujourd'hui me revient une tranche de pâté parmi les connaisseurs des Fines de Claires. Ils tenaient le silence, cette espèce de bruissement muet que j'évoquais et que soupçonne Pierre Dumayet : « Je me demande si chacun de nous, lisant un livre, n'esquisse pas, à son insu, une adaptation bruitée. »

À l'âge mioche, passé le bonsoir, j'imaginai ma mère rejoindre sa chambre avec la tombola de ses Zola mise au chevet, sur sa table de nuit, une pile à tranches teintées en jaune et rose avec des titres chagrins – *L'Assommoir*, *La Faute de l'abbé Mouret* –, de plus riants – *Pot-Bouille*, *Nana* –, des livres assez bouffis, « poche », lardés du même nom, Rougon-Macquart. Sans même imaginer « Macquart », j'en restais à « Rougon », une consonance suffisamment âpre, coriace et renfrognée qui justifiait mon peu d'élan pour ces domaines.

Il est des plats accablants à la haute enfance, le cervelas, l'huître ou le confit d'oie, le museau vinaigrette. Si les adultes accordaient leur mansuétude aux jeunes années, à la fourchette des goûts, ils se montraient plus stricts avec les livres, les rations de lecture. Mes parents se navraient de mon peu d'aptitude. D'une page, je me débrouillais mal. Elle opposait ses lignes à petits mots, longues comme du barbelé, ses terminières de lettres mises en pavé, d'inexorables resserrements, l'inertie des paragraphes avec, parfois, des dialogues à quoi se rattraper – la charité d'une ligne à six mots ! Partout le miroir des doubles-pages scindées d'un pli, celles-ci et pour après. L'affolante allitération des caractères m'embrumait, je voyais dans les livres autant de règles établies à mon ajournement, le pléonasma de toutes les lettres, le pléonasma de moi-même pour ce qu'était ma détresse.

•

L'huître est de résistance oblongue. Les livres m'apparaissaient comme une obstruction au carré. Caractères au carré, pages au carré, marges au carré, épaisseur au carré, couverture au carré, titre au carré, de quoi emmurer l'œil. Le cubisme, une symétrie impitoyable, une géographie sans issue, des pierres angulaires, des blocs impraticables devant lesquels je demeurais bloqué ou, au mieux, strabique. L'objet

me semblait abstrait, son édifice et le dedans ; il y avait là une anomalie huilée à l'entendement dont s'échappait un bourdon linéaire, le bruit des ruches, la foison d'alphabet. Ni noir, ni tout blanc, sitôt ouvert, l'intérieur du livre avait cette propriété d'annihiler toutes les couleurs. Les paragraphes étaient des lacs à mon âme dans lesquels il fallait entrer, tracer un sillage inaltéré, continu, sans rides. À m'essayer, je réveillais la surface dans un clapotis de syllabes, la page devenue pataugeoire. Je déchiffrais, l'effort étant tel qu'il engloutissait le sens, la noyade. Une besogne, des mots compris un à un pour aboutir à l'inintelligible de la phrase. Seul, l'entreprise me dépassait. C'est avec le concours d'un parent ou d'un maître venu prendre le pouls de ma crétinerie qu'en bandant mes esprits j'annonçais, chaque mot au litige. Va pour un mot isolé mais tous ensemble, tenus par des tasseaux d'adverbes, les chevilles grammaticales en tapinois, les conjonctions et les pronoms indéfinis ? Je les reconnaissais, seuls, quand tous les autres venus des alentours se précipitaient contre, se hérissaient, remplissant mes yeux d'une inextricable cacographie, exactement comme il advient lorsqu'on passe un aimant sur un lit de limailles.

L'affaire était patente. Mes parents consultèrent. Au bouillon des lettres, j'allais porter mes dénuements auprès de ceux dont c'est le métier – les rebouteux de l'alphabet. Une réforme des rythmes scolaires me permet de situer l'année, 1969, lorsque furent abolies les classes du samedi après-midi. Aussi j'avais huit ans. De cette nouvelle liberté hebdomadaire qu'offrait l'Éducation nationale il fallut défalquer les séances chez l'orthophoniste de Montmorency, quoique je fisse contre mauvaise fortune bon cœur tant j'étais pusillanime, tant la dame des samedis montra de patience à mon endroit. Mon père m'y conduisait, à Montmorency. Pour lui, je ne sais pas ce qu'il faisait durant l'heure. Sur le perron d'une bâtisse en meulière j'étais reçu après le coup de sonnette par cette dame

affable, gâteau, charitable. Je me souviens de la pièce où elle faisait métier, située dans les étages avec un bureau rond. On entendait des gammes données au piano, venues d'en bas, des mélodies et d'autres bruits laissant penser que des enfants tenaient aussi la part des lieux. Une fois j'aperçus le mari au piano, depuis le vestibule, et deux filles en effet guère plus âgées que je ne l'étais, menant bon train, affranchies quant à elles des samedis après-midi. Là-haut nous passions l'heure entourés d'une variété de livres, lesquels je le comprends tenaient lieu de spécimens comme on voit chez l'oculiste une diversité de verres qui ne sont pas encore les véritables lunettes, autant de prototypes. Les manières de la dame rendaient confiance. Elle me fit lire à cru, passant d'un livre à l'autre, ajustant les ouvrages, lignes longues, lignes courtes, des pages serrées et de mieux ventilées, dénuées d'illustrations, des bouts piochés sans s'attacher à la compréhension. Je faisais de mon mieux, ne me prévalant d'aucun tempo, cherchant à débiter les sons comme ils venaient, qu'ils y soient tous, sans faire entendre le peu de raison qui d'ordinaire accompagne la diction. Aux premières pages farouches trop de mots limitrophes enrayaient la mesure ; son doigt aidait sous les lignes sans tellement avancer et dans les blancs de mon petit baragouin on entendait la pouffade des filles, la mélodie remontée du plancher, feutrée, comme si l'invisible mari eût été de la méthode, embauché à la pédagogie. Quelque part à l'étage une horloge timbrait l'heure.

Bientôt la dame rangea les livres pour des découpages. Dans des papiers bristol taillés en rectangles, elle évida des petites fenêtres allongées. J'en bâtis à mon tour, comme elle me montrait, des languettes ajourées, autant de lucarnes, puis, à moi de lire. C'était drôlet, une nouvelle façon portée sur la page qui consistait à mouvoir le cache au long des lignes. De la taille d'un mot moyen, le petit masque se déplaçait à doigts, au fil des lettres. Il effaçait par glissement celui qu'on avait

lu, découvrait le prochain, ses premières jambes, la première syllabe, celle d'après, un mot après l'autre, un seul à la fois. Le procédé tenait de l'œillère masquant les côtés du chemin, aussi de la meurtrière pour mieux viser le mot. La pièce de carton mue dans le périmètre de la page oblitérait l'entourage immédiat, les lettres à venir et celles d'avant, les lignes mitoyennes et, parmi elles, ce que mes yeux cherchaient le plus au carré de la page, le point typographique où s'achevait la phrase, la bouée. La pédagogue ne disait rien, seulement sa main menait ma main aux retours à la ligne. J'ai le souvenir de ses doigts posés sur les miens et même une chaleur, le derme, la caresse d'alphabet, main sur la peau, de quoi lire.

La dame offrit un livre à mes progrès, de mon choix. L'un d'eux tentait mon cœur, sa couverture me plaisait, nous en lûmes le titre écrit en cursives : *Oui-Oui et la gomme magique*, un titre riant avec ses bagatelles de voyelles. Elle me fit grâce du nom de l'auteur, insurmontable, « Enid Blyton » qu'elle énonça sans doute pour moi. C'eût été à n'y rien comprendre : ça commençait par *En*. J'avais assimilé le principe des diphthongues, l'exception récurrente quand une voyelle s'incline à la diction, change le timbre, ce qu'il faut attendre du son avec les *on*, *an* et *ein* (une règle comprise à demi quand les lettres s'embrouillaient à la vue, que je butais sur le mot *rien*, le tordant, énonçant *rein*). « Enid », pour cette fois il fallait dire « Ennide » ; « Blyton », pour cette fois « Blailletonne » – mais les noms propres échappent aux règles, ils ont leurs privilèges de prononciation et j'ai dû mettre ces deux-là au placard des incertitudes. Mes approches phonétiques se fondaient sur le son de la lettre, sa loyauté, sa véracité avant tout. Ainsi, lorsque j'étais à écrire le mot « hache » sous la dictée, j'avais un *h* en effet, puis, plus rien, le mot déjà bouclé à l'oreille. « Hache »... « h »... une espèce d'Esperanto à moi-même, de *desesperanto* car je sentais trop bien que le mot résolu à si peu attendait sa continuation. Mais comment prolonger le mot

hache puisqu'il y était en entier ? Remords à la dictée, ce ne pouvait être ça, « h », trop court au mot – « ça se saurait ». Je rayais le *h* avec un beau pâté de plus, je me rattrapais pour un *ch* distribué quelque part puis, comme on jette les dés : « ... il prit sa ache. »

•

J'emportais le *Oui-Oui* dès après la première séance et avec lui le morceau de bristol échancré à l'encombrement des caractères. Le cache servait de signet, principalement de guide. La dame de Montmorency eut pour moi des recommandations bienveillantes, comprendre aussi de quoi parlait l'histoire. Une histoire gentille à l'enfance, exaspérante en vérité, très cagote, relue depuis, due aux inspirations éponnées d'Enid Blyton, l'Anglaise qui aura gribouillé quelque 900 bouquins en moins d'une vie, un record, 600 millions d'exemplaires écoulés pour l'éveil de la jeunesse. N'importe, j'ai baladé le petit traîneau de carton sur les pages, énonçant tour à tour les mots comme ils se profilaient dans la fenêtre, passés à l'entonnoir. Pour l'histoire, il se trouvait le lutin coiffé d'un bonnet en virgule, ses compères, un singe, un ourson, chiens, chats, que des amis. Quant au reste, lire se doublait de manipulations, les mains occupées, les doigts diligents, lire par petites saccades, sans procès-verbal à la phrase. Les mots s'encadraient au centre de l'obturateur, un à un dans l'encoche, mieux conçus. Par exemple, « tulipe », aucun verbe autour, pas de préposition en vue, tulipe dans le châssis, le mot encagé, le mot figé dans sa graphie, non plus entorsadé aux autres. Sa suspension me permettait de lire et de comprendre à la fois. J'avais mon temps, la main réglait, la main lisait plutôt que l'œil, le temps d'énoncer *tulipe* marqué de trois aimables syllabes ; le temps de démonter ses lettres, un mot rigolo plein de hampes, le *t*, le *l* comme des tiges, le *p* fané ;



le temps d'épingler l'orthographe quitte à l'oublier (un seul *p*, mon frère Philippe en prend deux) ; le temps de concevoir une forme, le dessin d'une fleur même si ce n'était pas le bon, de poser la couleur derrière les lettres en noir ; le temps de convoquer l'imaginaire, tout le possible des bouquets. Lire à petits coups de patin.

Les manières de la dame adoucirent quelque peu mes infertilités, jusqu'au progrès. Elle voulut bien m'offrir le livre de Oui-Oui, puis il y eut d'autres séances au pavillon de Montmorency au cours desquelles elle poussait sa confiance, et moi la languette en carton. Dame avenante dont le nom est perdu à jamais, sa voix et ses façons, le timbre du piano, le petit carnaval des deux filles au jardin. Le nom et son visage ont disparu sinon le souvenir de ses doigts menant les miens.